

Sujet 2 :

Saint-John Perse, dans son allocution pour la remise du Prix Nobel, déclare :

"Poète est celui-là qui rompt pour nous l'accoutumance."

Ce propos vous semble-t-il bien rendre compte de la nature et de la fonction du poète ? Vous appuierez votre réponse sur l'analyse d'exemples précis.

Eléments d'analyse du sujet

Ce discours de St John Perse constitue depuis longtemps une mine de sujets de dissertations sur la poésie. Il comporte beaucoup de formules brillantes et profondes, qui s'inscrivent dans une conception exigeante de la poésie. La fondation du prix Nobel, dont l'objet est de favoriser ce qui contribue au progrès et au bonheur de l'humanité, récompense essentiellement des scientifiques dont les travaux ont eu des applications concrètes importantes, donc des physiciens, des chimistes, des biologistes-médecins, mais pas des mathématiciens ni des astronomes. S'il existe un prix Nobel de Littérature, c'est qu'on reconnaît à la littérature cette capacité à "changer la vie", comme disaient les Surréalistes, la vie de tous et pas seulement celle d'une poignée d'initiés, et avec des effets aussi concrets que peut en avoir un médicament ou une technique d'imagerie. Tous les récipiendaires du prix Nobel de littérature ont eu à relever dans leur discours ce défi qui est de hausser la littérature, en apparence si futile et si gratuite, au niveau de dignité des disciplines reconnues comme décisives dans le progrès de la condition humaine. St John Perse le fait pour la poésie, Camus pour le roman. Le contexte appelle donc une certaine rhétorique emphatique, un art de la formule bien ciselée, mais aussi, et il ne faut pas l'oublier, un souci du concret, un refus des postures théoriques outrancières qui ont souvent donné à l'activité littéraire, dans la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, un visage assez caricatural. On comprend que ce défi soit possible à relever pour des écrivains, s'ils assument la littérature pour ce qu'elle est, mais pas pour des philosophes. D'ailleurs, il n'existe pas de prix Nobel de Philosophie, et ce n'est pas un malheureux oubli.

Le sujet portait non sur la poésie, mais sur le poète, et non le poète au sens étymologique, l'artisan qui crée des objets linguistiques (Cf sujet de Valéry "le poète ne dit pas qu'il pleut mais il crée... la pluie"), celui qui travaille le matériau très concret qu'est le langage humain, mais le poète comme figure sociale visible ("pour nous") se détachant nettement du reste de l'humanité ("celui-là") sans pour autant disparaître ni s'isoler dans une activité ou une existence totalement marginales. Au contraire, le datif "pour nous", doit se comprendre à la fois comme complément d'un verbe de perception ("qui est à nos yeux") et comme complément d'attribution d'un verbe d'action ("rompt à notre profit" ou peut-être aussi "rompt à notre place"). En tout cas le poète est actif, et non contemplatif, il n'est pas a priori "voyant" comme on le dit souvent, il a une activité des plus paradoxales (il ne crée pas, ne modèle pas, n'assemble pas .. il "rompt", il défait), et cette activité nous concerne : nous en sommes les spectateurs et les bénéficiaires, donc doublement destinataires.

Il convient donc de bien prendre en compte le référent, le thème (la figure du poète) et le propos, le "rhème" (ce qui est dit du référent). Ce n'est pas si facile parce que la littérature en général et la poésie en particulier ont abondamment développé une imagerie très riche autour de la figure du poète, en lien avec une mythologie proliférante. Il faudra donc se garder de projeter sur la formule de St John Perse des représentations que la culture nous suggère immédiatement (le poète prophète, le prophète mage, le poète prométhéen, voleur de feu, voyant, magicien des mots, sorcier du langage ..) qui ne sont absolument pas pertinentes ici.

L'emploi du démonstratif "celui-là", qui dénote à la fois l'éloignement et l'emphase (*ille* latin ou *ἐκεῖνος* grec) instaure aussi la personne du poète comme figure singulière (ce n'est pas la catégorie *des poètes en général*) occupant une place à part. Encore faut-il bien noter que cet isolement radical est peut-être plus spectaculaire, plus apparent que réel, puisque par sa fonction, son activité, le poète est profondément relié au reste de la société ("rompt pour nous") Cette dialectique de l'éloignement et de la proximité est sans doute une des clefs de compréhension du

sujet, et il convient de ne pas la réduire à des clichés . On y retrouve ce qu'on a abordé ci-dessus en explorant le contexte particulier de la citation, à savoir le souci d'intégrer la poésie aux autres activités censées contribuer au progrès de l'humanité.

L'activité du poète est, on l'a vu, tout à fait singulière, paradoxale presque. Loin de créer, d'assembler, de tisser des liens, des ponts entre les composantes d'un univers fracturé, loin d'explorer et de révéler des harmonies secrètes, des "correspondances" dirait Baudelaire, qui rendent plus vivable le monde des hommes, le poète est l'homme de la rupture, celui qui disjoint, qui défait autoritairement, voire brutalement, un lien "d'accoutumance" qui s'est inscrit dans la durée. Cette négativité est bien sûr aisément réinterprétable dans un sens positif puisqu'il s'agit de rompre quelque chose de négatif, une forme d'aliénation, "l'accoutumance". On songe immédiatement à quelque puissance contestataire de la poésie qu'incarnent des figures de grands poètes . Mais pour ne pas tomber dans le cliché complaisant d'un poète professionnel de la contestation tous azimuts, il faudra rester très précis et très concret sur "l'accoutumance" et sur les modalités, plus subtiles qu'on peut le croire, de ce singulier travail de rupture .

Il faut bien prendre le terme d'accoutumance dans sa signification précise, car il se distingue d'"habitude", d'"usage" ou de "routine" . Ce terme quasi-médical suppose l'existence d'une réalité extérieure plus ou moins toxique, dont on devient, avec le temps, plus ou moins dépendant. Dépendance d'autant plus dangereuse qu'elle est indolore et même inconsciente, et qu'elle a pour elle l'ancienneté : on ne noue pas une relation d'accoutumance à telle ou telle substance ou pratique nocives du jour au lendemain. La rupture est d'autant plus difficile qu'on a appris à vivre avec cette dépendance, sans en souffrir. C'est souvent un regard extérieur qui nous révèle un peu brutalement notre accoutumance à telle ou telle chose. Il y a donc un enjeu existentiel, un "mieux-vivre" à gagner avec la poésie, et la figure du poète devient un peu celle d'un thérapeute. Bien entendu, comme St John Perse ne donne aucun objet à cette accoutumance, on ne manquera pas d'ouvrir la réflexion aux multiples champs sur lesquels peut s'appliquer cette notion. On pense bien sûr au langage, mais ce peut être très réducteur, à moins de parler du langage comme de ce qui engage la totalité de notre rapport au monde.

La formule "celui-là qui rompt pour nous" a bien évidemment un écho très précis avec la liturgie chrétienne, avec le rite dans lequel s'accomplit le mystère de l'Eucharistie. Que St John Perse soit ou non chrétien n'a strictement aucune importance ici et on s'épargnera une enquête hasardeuse dans le domaine de la foi personnelle. Cette référence culturelle, incontournable dans notre civilisation occidentale, n'est pas non plus le sésame qui va ouvrir tous les mystères du sujet; mais c'est un fait de langage qui n'est pas sans intérêt. On se gardera d'assimiler tout bonnement le poète à une figure christique . Ce que -ce sont les mots précis de la formule liturgique- le Christ "rompt *pour nous*" , c'est-à-dire pour le distribuer à chacun, c'est son corps, sa présence charnelle, qui viendra habiter les fidèles, et ce geste est celui du sacrifice sur la croix, que l'assemblée à cet instant précis rappelle par la prière presque toujours chantée, de l'Agneau de Dieu. Il faut sans doute réfléchir un peu avant de déballer les lieux communs complaisants d'un poète qui se sacrifie pour sauver l'humanité (un poète qui serait à la fois le Christ et Prométhée...) mais s'aider des détails du rite pour se demander par exemple ce nous recueillons au juste de cette rupture opérée par le poète dont nous sommes doublement destinataires.

On a vu en effet le double sens possible du datif "pour nous" et on peut voir comment cette ambiguïté peut se fondre dans la référence eucharistique : les fidèles, comme les disciples à la Cène, sont à la fois spectateurs et convives, ou plutôt sont invités à passer du statut de spectateurs (forcément interloqués) à celui de convives . On notera toutefois que l'interprétation purement phénoménologique ("à nos yeux") fait totalement l'impasse sur la question de l'intentionnalité : le geste du poète peut prendre telle ou telle signification pour le reste de l'humanité, sans pour autant (et ce serait là un gros écart avec l'instauration de l'Eucharistie) que le poète le veuille. Et il faut aussi interroger ce "nous" : d'évidence, il ne s'agit pas des seuls lecteurs, des happy few qui sans être poètes ont malgré tout la poésie inscrite dans leur vie; c'est bien davantage toute l'humanité profane, non-poétique, qui, bien que très loin de la poésie, est malgré tout concernée par l'activité du poète. Mais plus fondamentalement, on se demandera aussi si ce "nous" (qui n'est pas

l'impersonnel "les hommes" "l'humanité" ..) n'est pas instauré par le geste du poète . Autrement dit, n'est-ce pas le poète qui permet aux individus d'abord "défendus les uns contre les autres" (Céline) de se reconnaître mutuellement en humanité, comme on a vu (TP sur citation de Jouvett) que le théâtre pouvait revendiquer de transformer le "public" en "société" ?

## Indications pour un plan

Plutôt qu'un plan strictement dialectique, où on risquerait de dire des banalités assez inconsistantes en soutenant que "le poète ne rompt pas forcément pour nous l'accoutumance", qu'il peut être conformiste et se moquer totalement de nos dépendances aliénantes.., il apparaît plus pertinent d'envisager la notion d'accoutumance sur plusieurs plans, plusieurs dimensions successives, de façon à définir à chaque fois en quoi la poésie, par l'entremise du poète, peut constituer ou non un antidote à cette dépendance aliénante.

### 1- Le poète comme figure de résistance au flux, à l'effacement

Nous vivons dans un flux perpétuel où tout est destiné à s'effacer ("Tout s'écoule" dit Héraclite) . La création poétique va à l'encontre de cette expérience continue de la perte à laquelle nous sommes accoutumés et résignés, dans la mesure où elle a toujours eu rapport avec la mémoire.

Les poèmes sont faits dans un matériau différent de celui de notre biotope ordinaire : c'est le langage poétique, qui leur donne la capacité à s'inscrire dans la mémoire, à résister à l'effacement du temps, qu'il s'agisse de faits héroïques (épopée), d'anecdotes de la vie ordinaire (fables ou encore Michaux) d'émotions personnelles (poésie lyrique sous toute ses formes), de faits divers même (chanson populaire du XVIII<sup>ème</sup> ou XIX<sup>ème</sup>)

Mais on sait que le langage poétique peut lui aussi se scléroser, se figer en stéréotypes et devenir ronronnement rassurant mais soporifique : les poètes radotent (cf *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*), Homère ne cesse de se répéter ("*Homerus quandoque dormitat*" disait Horace) . D'où la nécessité d'une esthétique de la surprise (Apollinaire) condamnée à toujours innover, mais qui ne peut advenir réellement que par intermittence, car l'accoutumance se réinstalle inévitablement. La figure du poète ne nous apparaît comme figure de rupture que de façon éphémère . L'auditeur d'Homère accoutumé aux incessantes répétitions, des scènes et des vers formulaires, du rythme obsédant de l'hexamètre dactylique, entre en poésie quand il perçoit les variations souvent infimes qui font de chaque épisode une rupture avec ce qui est attendu. Il ne s'agit donc pas d'abolir définitivement l'accoutumance, la poésie elle-même peut contribuer à la créer, mais d'inviter à une expérience de rupture, si fragile soit-elle .

### 2- Le poète comme figure de refus du monde tel qu'il nous paraît être

La vie nous habitue à un rapport au monde étriqué; pour nous prémunir du désordre inquiétant qui nous entoure, nous construisons des catégories qui nous permettent de le domestiquer en réduisant son étrangeté radicale. La poésie est à l'inverse une expérience d'intensité et d'altérité . Le poète, malgré ses tares exhibe les aspirations légitimes de l'homme (Baudelaire *Spleen et Idéal*.) La poésie de célébration (Céline, Péguy, St John Perse, Hugo, les chœurs des tragédies de Sophocle, les *Hymnes* de Ronsard, etc..) nous permet de nous mettre en harmonie avec les grandes lois cosmiques, de communier au rythme authentique de "la vraie vie". Ce sont les audaces du langage poétique qui s'affranchissent de la tyrannie de la raison mais aussi du goût, du bien-dire, qui permettent de faire éclater les catégories qui limitent notre perception du monde : cf début de *Zone* souvent raillé pour ses images de mauvais goût: "Bergère ô Tour Eiffel... le Christ aviateur.. Il détient le record du monde pour la hauteur". Voir aussi les outrances rhétoriques de la poésie baroque, que condamne le goût classique, mais que rend nécessaires le grand ébranlement des consciences de l'époque. La poésie n'est pas *jolie* parce qu'elle a l'énergie (sauvage) qui la pousse vers l'authentique . Chez Ronsard, l'urgence du désir qui se manifeste partout dans la nature emporte le poète dans une transgression délibérée des règles si contraignantes de bienséance qui sont celles

de la poésie courtoise et du sonnet. Voir aussi le poème bien connu de Rimbaud : "J'ai tendu des cordes ... et je danse"

Dans cette optique, le poète agit non dans un univers à part mais en continuité avec les autres activités humaines, et le langage poétique n'est pas en relation de rupture avec le reste du langage humain, il en est une continuité possible, un perfectionnement. Lucrèce prolonge poétiquement le discours philosophique de l'épicurisme comme Virgile prolonge .. la propagande d'Auguste, comme Ponge prolonge le langage scientifique ou celui de la sagesse des nations, les leçons de chose de l'école de Troisième République.

Il s'agit bien pourtant d'une rupture qui permet de passer dans un autre rapport au monde, mais elle n'advient pas avec la dramaturgie spectaculaire de la révolte prométhéenne. La figure du poète n'est pas celle d'un Titan en révolte contre l'ordre des choses, mais celle d'un proche qui nous signifie concrètement, mais discrètement, humainement, notre vocation à accéder à autre chose.

### **3- Le poète comme figure de la restauration de la personne**

Un des enjeux essentiels de l'expérience poétique sera la question de la personne, du moi, qui ne se limite pas au domaine de la poésie lyrique.

La création poétique est justement celle d'une rupture intérieure à la personne du poète, l'avènement d'un moi inconnu qui parle une autre langue, a d'autres aspirations etc .. que le moi social et même que le moi du cogito cartésien. Rimbaud: "Je est un autre.. J'assiste à l'éclosion de ma propre pensée, je la regarde, je l'écoute" . Du Bellay découvre en écrivant *Les Regrets* qu'il n'est pas courtisan, que sa patrie n'est pas Rome, Hugo découvre dans *Les Contemplations* qu'il n'est pas homme politique, toute l'écriture poétique de Michaux est la quête de ce "lointain intérieur" . La figure du poète est donc celle à l'intérieur de laquelle s'opère une rupture .

C'est cette découverte de soi qui rompt le splendide isolement dans lequel s'imagine (dans lequel on imagine aussi ) volontiers le poète. Ce renoncement nécessaire à une singularité factice est le prix à payer pour trouver sa vraie place (Cf Hugo *Contemplations* Livre IV, "Après trois ans") .

Lautréamont ("La poésie doit être faite par tous, non par un") ou plus tard les Surréalistes, dans le prolongement de Mallarmé, rompent avec le mythe d'une création personnelle . La poésie devient "maison commune", celle où le moi biographique, transcendé par l'écriture, peut devenir universel, par exemple par la forme de la chanson (Apollinaire) que chacun peut s'approprier à travers les siècles, les cultures (lyrisme universel)

Du coup, le poète est peut-être non un autre lointain mais cette partie lointaine de nous-même, enfouie tout au fond de notre être et que l'expérience poétique, en créant des résonances sensibles, peut faire s'éveiller, ce que St John Perse appelle dans ce même discours "la part irréductible de l'homme" .